

La revanche de l'homme sur l'animal
La représentation contemporaine des rapports
Homme/animal à la préhistoire

Pascal Semonsut¹

Jean-Christophe Bailly écrit dans *Le versant animal* :

« C'est la totalité de notre rapport au monde animal [...] qui est traversée par l'affect, et qui est trouble, troublée. Contre cette puissance d'affect, la pensée, surtout occidentale, a cru bon devoir s'armer, moins en édifiant des murailles autour d'elle qu'en parquant les animaux dans de vastes espaces-concepts d'où ils étaient censés ne pas pouvoir sortir, tandis que l'homme, lui, se serait justement défini [...] par le fait qu'il aurait su s'extraire de ces enclos [...]. Qu'elles soient reconnues comme créatures, mais d'un rang inférieur, ou considérées comme des machines complexes mais dénuées de tout accès à la pensée, les bêtes se sont vu assigner une place et ont été priées de n'en plus bouger »².

Cette affirmation doit-elle s'inscrire dans l'airain des postulats définitifs et sans appel ou, à l'inverse, souffre-t-elle quelques exceptions ? Les animaux sont-ils autant que cela parqués dans des enclos bien définis, l'Homme se trouvant au-delà et au-dessus, ou la frontière tant redoutée entre l'Homme et l'animal n'est-elle pas aussi clairement tracée ?

Cet article se propose d'aborder ce sujet à partir de l'étude de la représentation de la Préhistoire. Cette période représente, en effet, notre meilleur point d'observation. La Préhistoire, enfance de l'humanité au cœur d'une nature et d'un bestiaire plusieurs fois millénaires, assiste à l'entrée en lice de notre espèce. Elle y rencontre alors, pour la première fois et, certainement, la fois la plus marquante, l'animal. Comment cette rencontre est-elle mise en scène dans l'enseignement et la fiction (littérature, bande

¹ Professeur d'histoire dans l'enseignement secondaire, membre de la Société Préhistorique Française, est diplômé de l'Université de Paris IV avec sa thèse sur *La représentation de la Préhistoire en France dans la seconde moitié du XXe siècle (1940-2000)*. Également auteur de plusieurs articles dans le *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, *Sociétés & Représentations*, etc. et de contributions dans des ouvrages collectifs, ses recherches portent sur l'image donnée de la Préhistoire dans les médias, ainsi que sur la notion même de représentation de l'histoire.

² J.-C. Bailly, *Le versant animal*, Bayard, 2007, p. 14-15

dessinée, cinéma) de la seconde moitié du XXe siècle en France ? En ces temps où l'Homme doit faire sa place au sein de la nature, où l'humanité doit se positionner, en se démarquant, de l'animalité, comment imaginons-nous ses rapports avec ces « *machines complexes* » ? Quelle place leur accordons-nous ?

« La terre appartient aux animaux, pas aux humains »³

Dans un livre d'entretiens publié trois ans avant sa disparition en novembre 2000, Théodore Monod, doyen du prestigieux Muséum National d'Histoire Naturelle, affirmait : « *lorsqu'on a pris conscience de l'extraordinaire diversité de la vie, de son extraordinaire ingéniosité, on ne peut se montrer qu'émerveillé* »⁴. Les lecteurs, les téléspectateurs et les spectateurs de Préhistoire de la seconde moitié du XXe siècle peuvent-ils avoir cette prise de conscience et s'émerveiller devant le spectacle que la nature préhistorique leur offre en représentation ? La réponse est sans équivoque : oui. Tous les médias que nous avons retenus s'intéressent à la faune, dans des proportions considérables : la totalité des films préhistoriques et des albums BD ; quant à l'enseignement, une part croissante de manuels décrivent, jusqu'aux années 1980, la faune de Cro-Magnon. Avant le désintérêt des années 1990 qui touche la période en général, entre la moitié et 90 % d'entre eux considèrent ce thème comme incontournable. La télévision, pratiquement muette sur la végétation et le climat préhistoriques, se montre beaucoup plus loquace quand il s'agit d'évoquer rennes, mammouths ou chevaux. L'animal préhistorique est télégénique.

Télégénique, cinématographique, romanesque, éducative, avant d'être heuristique, telle est la faune des origines. En effet, l'enseignement et la fiction semblent lui faire une place bien avant les préhistoriens eux-mêmes. Pourtant, dès 1861, Édouard Lartet établit une chronologie relative fondée sur la fréquence des restes fauniques. Cette chronologie divise alors la Préhistoire en quatre « *Âges* » : ceux de l'ours des cavernes, des éléphants et rhinocéros, du renne, enfin, de l'aurochs. À la fin des années 1860 et au début des années 1870, Gabriel de Mortillet propose, quant à lui, une autre chronologie fondée, non pas sur les restes fauniques, mais sur le contenu archéologique des strates, autrement dit sur les outils. Elle ne tarde pas à supplanter celle de Lartet et à s'imposer comme la seule valable, tant et si bien que, jusqu'aux années 1960-1970, les restes osseux ne sont pas considérés comme des outils de datation. Il faut attendre les deux dernières décennies du millénaire pour que la faune retrouve, plus d'un siècle après les travaux de Lartet, une place importante dans la

³ J. Courtin, *Le chamane du bout du monde*, Seuil, 1998, p. 353.

⁴ T. Monod, *Terre et ciel. Entretiens avec Sylvain Estibal*, Actes Sud, 1997, p. 117.

datation relative des sites préhistoriques⁵. Les conséquences de cette histoire épistémologique se lisent dans le domaine de l'édition scientifique et de vulgarisation, les années 1980 et 1990 représentant les trois quarts de toute sa production consacrée à la faune préhistorique lors de la seconde moitié du XXe

En revanche, l'enseignement et la littérature lui font une place bien plus tôt, les décennies précédant les vingt dernières années du millénaire représentant près de 70 % des manuels et 60 % des romans. La représentation didactique et fictionnelle de la faune préhistorique précède ainsi sa représentation scientifique. L'animal est au cœur des préoccupations des romanciers et des cinéastes bien avant les préhistoriens. Leur Préhistoire, et par conséquent celle de leurs lecteurs et spectateurs, est indissociable de l'animal. L'homme préhistorique et l'animal préhistorique constituent ainsi les deux côtés d'une même pièce : avers ou revers de l'histoire de la vie, l'un ne peut aller, ne peut exister sans l'autre. Peut-être pour exprimer la dualité originelle que l'on prête à notre espèce, pas tout à fait sortie de l'animalité et pas encore pleinement humaine. Cette vision, fort éloignée de l'anthropocentrisme dont l'Homme fait preuve bien souvent, est également une manière de l'intégrer à la nature, de le rendre partie prenante de l'histoire de la Terre. Doit-on considérer cette volonté de placer l'Homme dans un univers animal comme une démonstration de sa supériorité ou de son infériorité ? C'est à cette question que nous allons tâcher de répondre, mais auparavant quels sont ces animaux qui peuplent les pages des livres et les écrans ?

Une Arche de Noé irréaliste

Ce qui frappe avant toute chose, c'est l'abondance et l'extrême diversité, pour ne pas dire le foisonnement, des espèces, dans tous les médias recensés, mais surtout dans l'enseignement et la littérature. Dans les romans, des années 1940 aux derniers feux du XXe siècle, grouille un monde animal dont la bigarrure n'a d'égale que le nombre, et le lecteur a bien souvent l'impression que c'est le contenu d'une véritable Arche de Noé qui s'évade des pages de son livre. Aoûn, le héros du *félin géant* de Rosny,

« voyait fuir la troupe légère des antilopes, s'avancer les chevaux ou les onagres, pâturer les zébus. Des cerfs ou des gours surgissaient au détour du fleuve ; une horde de dhôles cernait un saïga ; des crotales rampaient sournoisement parmi les gramens ; trois chameaux profilait leurs torsos bossus sur une éminence ; des paons, des faisans, des perruches se décelaient à la lisière des palmeraies, cependant que les singes se cachaient dans les ramures, que les hippopotames plongeaient dans le fleuve ou que les crocodiles flottaient comme des troncs d'arbres »⁶.

⁵ Toutes ces informations sont tirées de F. Delpech, « Utilité et utilisation de la biostratigraphie en archéologie préhistorique », in *BSPF*, 2005, tome 102, n° 4, pp. 749-755.

⁶ J.-H. Rosny Aîné, *Le félin géant*, 1^{ère} édition 1920, R. Laffont, 1985, p. 345.

Quatre-vingts ans plus tard, Jean Courtin décrit le même grouillement de vie, la même sève primordiale :

« Très haut dans le ciel tournoyait un grand rapace. Des vols de corbeaux rejoignaient leurs dortoirs dans les falaises. À la pointe d'un rocher, la silhouette hiératique d'un bouquetin se profilait sur le ciel. Au loin, dans l'ondoiement des hautes herbes, l'œil exercé du jeune homme distinguait des formes imprécises : chevaux, bisons, aurochs. En longues files, ils allaient avant la nuit s'abreuver aux mares. Les points d'eau se devinaient sous les bosquets d'aulnes, de bouleaux et de trembles où s'abattaient en tournoyant des nuées d'étourneaux »⁷

Il est certain que lorsque l'humanité balbutie ses premiers pas, elle ne représente qu'une infime minorité du vivant : combien compte-t-on de rennes, de mammouths ou de bisons pour un homme ? Le paysage a alors la couleur des troupeaux transhumant et des fauves-rois avant celle des œuvres humaines. Mais est-ce la seule raison qui pousse les romanciers de toute la seconde moitié du XXe siècle, et même avant, à accumuler ainsi les noms d'espèces lorsqu'ils décrivent la faune ? Cette question, nous pouvons également la poser aux auteurs des manuels scolaires.

Comme pour leurs homologues romanciers, les auteurs de manuels scolaires décrivent, tout au long de la seconde moitié du XXe siècle, une Préhistoire où foisonnent les animaux les plus divers :

« Les bêtes sauvages pullulaient. Aux époques chaudes, il y avait partout, même en France, des tigres géants, des rhinocéros, des hippopotames ; aux époques froides, des loups, des bisons et un éléphant colossal, haut de dix mètres et couvert de fourrure, le mammouth »⁸

« Le gibier est abondant. L'homme s'attaque aux mammouths, aux bisons, aux ours, aux rennes, il trouve bœufs, chevaux. Les cours d'eau sont riches en saumons, brochets, truites... »⁹

L'évidente supériorité numérique de la faune sur l'espèce humaine n'est pas la seule explication à ces longues descriptions, dignes de Jules Verne. Ce pullulement de la biocénose répond à celui du biotope. Quelle peut en être la raison ? S'agit-il d'inscrire les premiers temps dans un âge mythique d'abondance ? de symboliser, par l'accumulation des noms d'espèces, la vigueur de la vie aux débuts du monde ? Sur le sol jeune de la Préhistoire ne pourrait ainsi pousser qu'une végétation exubérante et croître sans entrave les générations animales. La Préhistoire est la germination de notre présent.

De cette diversité animale émergent quelques espèces emblématiques.

⁷ J. Courtin, *op. cit.*, p. 13-14.

⁸ Daniel-Rops, *Notre histoire, préparation CEP*, Éditions Didier, 1951, pp. 7-8

⁹ J.-M. Bernard, M. Roche, *Terres antiques*, Magnard, 1986, p. 17.

Quelle que soit la décennie, la Préhistoire, vue par ces différents médias, est un monde d'herbivores, puisqu'ils constituent cinq des huit animaux les plus représentés. Par un étonnant jeu de miroirs, cette constatation nous renvoie à notre passé le plus enfoui, notre mémoire la plus inconsciente, car tous ces auteurs, qu'ils soient de manuels, de romans ou de BD, et tous ces cinéastes réalisent le même choix que les artistes paléolithiques. L'art pariétal préhistorique lui-même est également dominé par les herbivores de grande taille¹⁰. Dans les préoccupations des peintres de l'Âge de Pierre, comme dans les représentations contemporaines, la Terre est avant tout celle des grands troupeaux paissant dans la plaine. Ne peut-on y voir la preuve, à la suite de Maurice Halbwachs, que « *nous ne sommes jamais seuls [et que] nous portons toujours avec nous et en nous une quantité de personnes qui ne se confondent pas* »¹¹, même si ces personnes ont vécu des milliers d'années avant nous ? On retrouve d'autres similitudes dans le choix des animaux en particulier. Comme l'observe Jean Clottes, « *dans l'art paléolithique, les chevaux dominent. Ils peuvent être localement surclassés par les bisons [...], voire les rhinocéros et les félins aux tout débuts, dans la grotte Chauvet, ou, bien plus tard, les mammoths à Rouffignac* »¹². Chevaux, bisons, rhinocéros, félins et mammoths ne figurent-ils pas dans notre classement ? Et même s'il ne correspond pas strictement à celui des préhistoriques, sa ressemblance, sa parenté avec le leur, par-delà les millénaires, n'est-elle pas surprenante ? Nous nous contenterons de poser la question, sans chercher à dissimuler notre trouble.

De tous ces animaux, le mammoth est, sans conteste, le roi. Point de Préhistoire, que ce soit celle des manuels ou de la fiction, sans le plus célèbre des proboscidiens. Animal préféré de l'école depuis toujours et de la littérature à partir des années 1960, il occupe une place importante à la télévision et dans la BD. Il devient même un héros de cinéma sous les traits de Manny dans la dernière décennie du siècle et au début du XXI^e siècle dans la série de *L'Age de glace*. Pourquoi une telle présence ? Pourquoi est-il à la faune ce que le volcan est au paysage : un marqueur de Préhistoire ? Pourquoi sa seule présence estampille toute œuvre du label préhistorique ? Les raisons sont multiples. Comme le fait remarquer Claudine Cohen, cet animal ne peut pas ne pas être connu des paléontologues, « *parce qu'il fut le premier animal éteint identifié et reconstitué comme tel* », ni des préhistoriens, car ce sont « *ses restes osseux [...] associés à des objets de silex fabriqués de main d'homme [qui firent] la preuve de la contemporanéité de l'homme avec les animaux "antédiluviens"* » ni du public, ses « *ossements, dents ou défenses que l'on trouve dans toute l'Europe, d'Italie en Sibérie [étant] des objets qu'il est difficile de ne pas voir* »¹³ tant ils peuplent les vitrines des musées et jusqu'aux salons des particuliers, le mammoth étant le seul animal préhistorique alimentant un

¹⁰ J. Clottes, D. Lewis-Williams, *Les chamanes de la Préhistoire. Transe et magie dans les grottes ornées*, Seuil, 1996, p. 41.

¹¹ M. Halbwachs, *La mémoire collective*, PUF, 1968, p. 2.

¹² J. Clottes, D. Lewis-Williams, *op. cit.*, p. 41-42.

¹³ C. Cohen, *Le destin du mammoth*, Seuil, 1994, p. 21-22.

commerce très lucratif, celui de l'ivoire. Mais le mammoth n'est pas, comme les autres animaux, qu'un ensemble disparate de dents et d'os ; il est le seul dont on possède des spécimens congelés revêtus de leur fourrure. Aucun effort d'abstraction à faire avec lui ; nul besoin de se demander à quoi il ressemblerait une fois ces bouts d'os assemblés, puis recouverts de muscles, de chairs et de peau. Endormi dans le permafrost sibérien, miraculeusement préservé des atteintes du temps, ignorant la course des millénaires, il se prête sans aucune difficulté à une compréhension immédiate, ainsi qu'à une émotion réelle. Ne serait-ce sa taille et son poids, ne pourrait-on, en effet, voir en lui une sorte de "Belle au bois dormant" paléontologique ? Quoi qu'il en soit, pour les Français de la seconde moitié du XXe siècle, il est la Préhistoire, une Préhistoire à qui il apporte sa force.

Durant tout le siècle, c'est la même image du mammoth qui s'impose : celle d'un colosse invincible, véritable condensé de force et de sérénité.

« [...] à l'approche des animaux, elles parlèrent de moins en moins, pour peu à peu se taire tout à fait, bouche bée devant les imposants mastodontes. [...] Je n'aurais jamais cru qu'il puisse exister des animaux aussi grands, s'exclama Ovrá. [...] Les mammoths ne se connaissaient pas d'ennemis naturels, hormis l'homme »¹⁴.

N'est-ce pas justement cette alliance parfaite de puissance et de tranquillité qui nous attire chez cet animal ? Cette sensation de se trouver en présence d'un être que rien ni personne ne peut dévier de sa route n'évoque-t-elle pas en nous notre propre histoire ? Le mammoth ne serait-il pas l'allégorie de la marche triomphale de notre espèce qui, inexorablement, a réussi à s'imposer au monde animal ? Ne serait-ce pas là la vraie raison de sa popularité ?

Le mammoth, c'est donc la force jointe au gigantisme, pour tous les médias, de toutes les décennies. Pourtant, rien de plus faux. Le présenter ainsi est une contre-vérité paléontologique, et Claudine Cohen l'affirme : « *les derniers mammoths de Sibérie sont plus petits que les éléphants d'Asie* »¹⁵. La chose est entendue : la demande sociale est si forte, le public attend tellement qu'on lui présente un animal énorme, que tous, des auteurs de manuels aux dessinateurs de BD, ne peuvent que s'exécuter. S'ils ne le faisaient pas, leurs œuvres, perdant en vraisemblance ce qu'elles gagneraient en vérité, seraient incomprises, voire désavouées par les lecteurs. Point n'est besoin de leur en tenir rigueur. Ne lit-on pas, sous la plume d'un préhistorien, qu'il est « *inexact* » de faire du mammoth « *le géant de la famille, à côté duquel l'éléphant actuel fait figure de petit frère rachitique* », dans un livre intitulé *Le mammoth, géant de la Préhistoire*¹⁶.

¹⁴ J.-M. Auel, *Le clan de l'ours des cavernes*, 1^{ère} édition dans la traduction française 1981, Presses Pocket, 1995, p. 276 et p. 278.

¹⁵ C. Cohen, *op. cit.*, p. 31.

¹⁶ F. Surmely, *Le mammoth géant de la préhistoire*, Solar, 1993, p. 29. C'est nous qui soulignons.

Si les carnivores, dans leur ensemble, occupent une place étonnamment discrète, cet ostracisme ne touche pas l'ours, bien au contraire. Sa familiarité avec l'Homme en est la raison principale. Dans les années 1940 à 1960, il est même au sommet de sa popularité. Dans la loi et à la télévision également : animal protégé depuis 1962, l'année même où, sur les écrans de l'ORTF, Nounours lance pour la première fois « *Bonne nuit, les petits* », sa chasse est interdite en 1964. On constate que cette chronologie épouse celle de sa présence dans les montagnes françaises, notamment pyrénéennes. Si les Pyrénées hébergent deux cents ours au début des années 1940, ils ne sont plus que vingt dans les années 1980, puis six à la fin du millénaire¹⁷. L'ours, disparaissant des montagnes, disparaît de notre imaginaire, et sa réintroduction à l'aube du XXI^e siècle n'y change rien.

Si, et heureusement pour la science, plus aucun manuel scolaire depuis les années 1940 n'affirme la contemporanéité des dinosaures avec l'Homme, en revanche, les dessinateurs de BD et, surtout, les cinéastes leur accordent une place de choix. Jean Philippe Martin parle même à leur sujet d'« *une véritable “dinomania”* »¹⁸. Le terme n'est pas exagéré concernant le septième art. Entre la moitié et la totalité des films, selon la décennie, ne peuvent s'empêcher de mettre leur héros aux prises avec des tyrannosaures, tricératops et autres ptérodactyles. Dès les années 1920, c'est un brontosaurus qui, dans *Le monde perdu*, sème la terreur dans les rues de Londres. En 1969, Val Guest propose sa vision de l'humanité *Quand les dinosaures dominaient le monde. Le sixième continent* tout comme *Le continent oublié*, redécouverts dans les années 1970, sont peuplés de ptérodactyles, contre lesquels *Yor* doit encore se battre au milieu des années 1980. Enfin, c'est un dinosaure indéterminé mais affamé qui met fin à l'existence néfaste du sorcier de *RRRrrrrr* !¹⁹.

Pourquoi la fiction persiste-t-elle à placer l'Homme au contact d'une faune disparue plusieurs millions d'années avant son apparition, et cela alors que jamais aucun scientifique n'affirma que l'Homme ait pu côtoyer de tels animaux ? Laissons répondre Philippe Taquet, paléontologue, ancien directeur du Muséum National d'Histoire Naturelle et l'un des spécialistes mondiaux des dinosaures : pour lui « *dont les souliers ont beaucoup voyagé à la recherche des dinosaures, [s'ils sont aussi populaires, c'est parce qu'ils] introduisent dans la tête des humains, petits ou grands, citadins ou campagnards, nomades ou sédentaires, la notion bouleversante de l'immensité du temps, le mystère de nos origines animales, la question de la vie et de la mort des espèces* »²⁰. Les dinosaures joueraient ainsi un rôle proche de celui du mammoth :

¹⁷ Renseignements tirés de O. de Marliave, *Histoire de l'ours dans les Pyrénées. De la préhistoire à la réintroduction*, Bordeaux, Éditions Sud Ouest, 2000.

¹⁸ « Les dinosaures au temps de la bande dessinée » in *Comics park. Préhistoires de bande dessinée*, MNHN/CNBDI, 1999, p. 31.

¹⁹ Respectivement : H.O. Hoyt, 1925 ; K. Connors, 1975 et 1977 ; A. M. Dawson, 1983 ; A. Chabat, 2004.

²⁰ « Dinosaures : de la réalité à la fiction » in *Comics park. Préhistoires de bande dessinée, op. cit.*, p. 15.

montrer la course du temps, une course remportée par un curieux animal qui, pourtant, partait perdant, l'Homme.

De formidables animaux descendent de cette Arche de Noé, de cette machine à apprivoiser le temps qu'est la Préhistoire enseignée et rêvée : voici le plus célèbre des pachydermes, le mammoth, force en majesté, mais pourtant bien plus petit qu'on ne le montre, suivi par l'ours, ancêtre préhistorique de la très médiatique Cannelle²¹ ; enfin les terribles lézards, qui ne rencontrèrent jamais l'Homme, ferment la marche, préférant -on les comprend- l'école buissonnière aux pages sérieuses des manuels. Le renne et le cheval, pourtant indispensables à la survie de l'homme préhistorique, quittent, quant à eux, le vaisseau discrètement, comme pour s'excuser de ne pas être assez spectaculaires. La Préhistoire vue par les Français de la seconde moitié du XXe siècle n'est donc pas la Préhistoire des préhistoriques : entre la réalité d'une époque et la représentation de cette réalité, l'histoire du mammoth, comme du renne, nous enseigne qu'un véritable abîme peut se creuser. Mais que représentent ces animaux pour l'Homme ? amis ou ennemis ?

Un « pays de griffes, de dents et de venins »²²

Dieu, après avoir créé l'homme et la femme, « leur dit : *soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre* »²³ ? L'Homme est-il, pour l'école et la fiction, cet être supérieur présenté par la Bible, la terreur des animaux ? Non. Car, si l'un connaît la peur, ce n'est pas la bête, mais l'Homme.

Quelle que soit la décennie, et pour tous les médias retenus, l'animal représente un danger pour l'homme préhistorique. Au Paléolithique, les hommes, membres à part entière de l'écosystème, vivent au milieu d'êtres qui, à leurs mains opposent leurs griffes, et à leurs dents, leurs crocs ou leurs cornes. Ils sont des proies. Des proies devant âprement défendre leur vie, et souvent l'abandonner, notamment dans les pages des romans :

L'homme et le lion « se sont affrontés au large carrefour, / Tous deux, l'œil embrasé, rauquant, le souffle court, / Puis le bois s'est rompu sur l'inflexible échine ! / Alors, l'homme vaincu, sans détourner les yeux, / Offre aux crocs du lion sa robuste poitrine / Où s'éteint son cœur dur, pétri du sang des dieux ! »²⁴.

²¹ Cannelle est le nom d'un ours femelle abattu par un chasseur dans les Pyrénées occidentales en 2004. Cet événement avait donné lieu à un véritable battage médiatique et politique avec l'intervention du Président de la République lui-même.

²² J.-H. Rosny Aîné, *Helgvor du fleuve bleu in Romans préhistoriques*, Robert Laffont, Coll. Bouquins, 1985, p. 556.

²³ Genèse, I. 28.

²⁴ H.-J. Proumen, *Aubes cruelles*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1942, p. 59

On retrouve, certes sur un mode nettement moins dramatique, la même vulnérabilité humaine face à la bête dans le chef-d'œuvre de Roy Lewis, *Pourquoi j'ai mangé mon père* :

« Tante Aglaé avait perdu son mâle du fait d'un lion, tante Amélie d'un rhinocéros velu, et tante Barbe d'un boa constrictor »²⁵.

À lire manuels et romans, l'homme préhistorique vit ainsi sous une menace animale continuelle. Ils ne font alors que reprendre les conclusions des préhistoriens. En 1921, Armand Rio note déjà que « *la vie n'était pas aussi facile qu'on serait en droit de le croire ; car [...] l'homme avait à se mesurer avec de terribles adversaires, soit qu'il luttât contre eux pour assurer sa subsistance, soit qu'il eût à défendre sa propre vie* ». Près de cinquante ans après, en 1969, Marie-Henriette Alimen estime, à son tour, que « *sans moyens particuliers d'attaque, l'homme se trouve singulièrement défavorisé par sa nature physique pour rivaliser avec de grands carnassiers* ». Enfin, au milieu des années 1990, Sophie A. de Beaune classe parmi les « *causes de mortalité violente* », en général « *difficiles à mettre en évidence* », « *la prédation par d'autres animaux [qui], rare aujourd'hui chez les chasseurs-cueilleurs, a pu être plus importante alors* »²⁶. Attardons-nous sur cette dernière citation ; elle est, en effet, très révélatrice de l'interpénétration de l'anthropologie savante et de l'anthropologie naïve. Alors que, de l'aveu même de l'auteur, le comparatisme ethnologique prêche en faveur du contraire, et bien qu'on ne puisse en apporter la preuve, la préhistorienne, pourtant docteur en archéologie préhistorique et chercheuse au CNRS, ne peut s'empêcher, même si elle s'abrite derrière une formule restrictive, de considérer l'animal comme une des causes de mortalité chez les hommes préhistoriques. On le voit : la science ne protège guère des préjugés et il lui arrive, parfois, de les nourrir. Si tous, des scientifiques aux romanciers et cinéastes, enseignent ou mettent en scène notre peur de l'animal, notre vulnérabilité devant lui, c'est pour une raison bien précise, déjà évoquée à plusieurs reprises. Notre espèce part perdante, elle n'a rien pour survivre, encore moins pour gagner. Alors que le monde animal tout entier est ligué contre elle, elle finit pourtant par s'imposer et prendre le dessus. Est-il meilleure preuve de sa supériorité intrinsèque et, par conséquent, de sa juste prétention à dominer ?

Cette absence de nuance dans la vision qu'ont les différents médias des rapports entre l'Homme et l'animal se retrouve dans l'image qu'ils donnent des animaux en particulier. Quel que soit l'animal, qu'il soit herbivore ou félin, les manuels, les romans ou le cinéma, le classent soit en totalité, soit en très grande partie, dans une catégorie précise. L'attachement aux cases et aux étiquettes attribué aux Français se retrouve

²⁵ R. Lewis, *Pourquoi j'ai mangé mon père*, Actes Sud, 1990, p. 35

²⁶ S. A. de Beaune, *Les hommes au temps de Lascaux*, Hachette, Coll. La vie quotidienne, 1995, respectivement p. 170, p. 154 et p. 144.

jusque dans la représentation qu'on leur offre de la Préhistoire. Le rhinocéros, l'ours et le loup en constituent ainsi un exemple type, à la limite de la caricature : jamais aucun média, dans aucune décennie, ne voit dans ces animaux autre chose qu'un danger pour l'Homme. Ils incarnent, dans notre imaginaire, le mal animal absolu.

En ce qui concerne le rhinocéros, il l'est pour sa bêtise supposée, sa force aveugle, son irascibilité. Rien ne le rachète. Rien ne permet au lecteur de trouver en lui, sinon quelque aspect attachant, du moins qui mériterait un peu de considération. Il symbolise parfaitement l'inutilité du mal, alors que notre espèce est censée rechercher le bien. Il est, en tous points, notre contraire : velu, solitaire, doté d'une force colossale, mais dénué d'intelligence, alors que *Homo* est glabre, grégaire, faible, mais *sapiens*. Il joue, à la perfection, son rôle de faire-valoir.

L'ours est un animal très lié à l'Homme depuis la Préhistoire, mais tout aussi dangereux que le rhinocéros. Concurrents directs dans la recherche de nourriture et d'un abri, leurs routes ne peuvent que se croiser, pour le plus grand malheur de Nam ou Ooù :

« *L'ours gris terrasse l'aurochs ou l'urus [...]. Ses griffes peuvent ouvrir d'un seul coup la poitrine et le ventre d'un homme ; il étouffe un cheval entre ses pattes ; [...]. Naoh lui-même n'était pas tranquille. Il connaissait l'adversaire ; il savait qu'il lui faudrait peu de temps pour donner la mort à trois hommes. [...] Nam se trouva dans les pattes monstrueuses. Il ne songea guère à se défendre ; il fut semblable à l'antilope atteinte par la grande panthère, [...]* »²⁷.

« *Ils avaient réveillé un ours qui dormait dans une caverne. [...]. Trois hommes, deux femmes avaient laissé la vie dans la ruée de l'ours dérangé. Personne pourtant n'essayait vraiment de le combattre face à face. Les victimes avaient eu le tort de ne pas courir ni grimper assez vite. Les griffes énormes de l'ours [...] avaient déchiqueté la mère de Ooù sous ses yeux* »²⁸.

L'ours, celui des romans, des manuels et de la bande dessinée, n'est pas Nounours, loin s'en faut. Il n'est pas non plus le Teddy Bear du président Théodore Roosevelt. Il est d'autant plus malfaisant que sa puissance est considérable. Serait-il, comme l'affirme Marc Guillaumie, « *une image épouvantable de l'homme, un reflet de la bête que l'homme porte en lui* »²⁹ ? Quoi qu'il en soit, sa représentation didactique et fictionnelle ne fait que s'aligner sur des croyances populaires ancestrales. Alors que l'ours ne s'est jamais attaqué à l'homme, d'après Olivier de Marliave auteur d'une *Histoire de l'ours dans les Pyrénées*, « *quelle que fut l'époque, l'histoire des hommes et*

²⁷ J.-H. Rosny Aîné, *La guerre du feu*, 1940, R. Laffont, Coll. Bouquins, 1985, pp 222-224.

²⁸ J.-L. Déjean, *Histoires de la Préhistoire*, Livre de poche, 1993, pp. 65-66.

²⁹ M. Guillaumie, *Le roman préhistorique à partir des premiers romans préhistoriques français (1872-1914)*, doctorat, Littérature française, sous la dir. de Claude Filteau, Limoges, 2000, tome 1, p. 115.

des ours s'est [...] déroulée, durant des millénaires, en termes de conflits » et « jusqu'à sa quasi-disparition, [...] la lutte contre l'ours ne s'est jamais interrompue »³⁰. Pourquoi cette guerre de l'ours ? Parce qu'il « a fait des ravages considérables, allant jusqu'à entraîner la ruine de petits paysans [...] »³¹. De cette guerre pyrénéenne est née la peur de l'ours. Cette peur, objectivement injustifiée, conditionne encore aujourd'hui l'imagination des romanciers et des cinéastes, et cela malgré la quasi-disparition de l'ours dès les années 1940. L'Homme a vaincu l'ours réel, mais l'ours imaginaire continue de hanter son esprit. Que le mythe survive à la réalité, voilà qui n'a rien de surprenant.

De taille bien moindre, mais tout aussi dangereux quand il est en bande : le loup, animal malfaisant s'il en est. Il n'y a là rien d'original. Comme dans le cas de l'ours, la représentation de la Préhistoire s'alimente à notre imaginaire collectif. Claude-Catherine et Gilles Ragache, auteurs d'une étude sur *Les loups en France*, observent que, depuis le Moyen-Âge, « s'ils sont maudits par les uns, les loups sont en tout cas mal-aimés de presque tous les hommes »³². La raison en est tragiquement simple : pour Jean-Marc Moriceau, président de l'Association d'histoire des sociétés rurales, « statistiquement, les hantises propres au Petit Chaperon rouge et au petit Poucet sont [...] largement confirmées. [...] la crainte d'être croqué vivant par [un loup] s'enracine en France dans une incontestable réalité »³³. Bien qu'il ait pratiquement disparu des forêts françaises depuis la fin des années 1930, malgré plusieurs tentatives de réintroduction, et que les rares spécimens encore présents en France fassent partie d'une espèce officiellement protégée depuis 1998³⁴, le loup inspire encore le dégoût et la haine, matrices de la peur. Les auteurs de manuels scolaires, de romans et de bandes dessinées n'échappent pas à ces préjugés lorsqu'ils offrent à leurs lecteurs l'image du « grand méchant loup » de la Préhistoire.

Autre mythe, et des plus vivaces, le mammouth. Mis à part Manfred, le mammouth au grand cœur de la série des *Âge de glace* I, II et III, sortis en 2001, 2006 et 2009, le plus célèbre des proboscidiens est toujours présenté comme un danger pour l'Homme. De la même façon que l'ours n'est pas Nounours, le mammouth n'a rien de commun avec son lointain cousin l'éléphant, « surinvesti de valeurs affectives »³⁵, comme le note Marc Guillaumie, quand il s'appelle Djumbo ou Babar. S'il inspire à notre espèce un sentiment, cela n'est certainement pas la reconnaissance, encore moins la pitié, mais la peur. Ainsi, pour un manuel du primaire des années 1950, « de tous les animaux, le plus puissant est le mammouth, éléphant à peau laineuse qui a tôt fait

³⁰ Bordeaux, Éditions Sud Ouest, 2000, 254 p. Respectivement : p. 35 et p. 80.

³¹ *Ibid*, p. 58.

³² Aubier, 1981, p. 26.

³³ « Mythe ou réalité ? Les loups mangeurs d'hommes », *L'Histoire*, juin 2005, n° 299, p.69.

³⁴ <http://www.loup.org>.

³⁵ M. Guillaumie, thèse citée, tome 3, p. 489.

d'écraser un homme avec sa trompe »³⁶. Jean Courtin reprend cette image en 1998, expliquant que « *la charge [du mammouth] pouvait broyer les hommes comme des coquilles de noix* »³⁷. Cette puissance, que le lecteur et le spectateur ressentent chez cet animal, leur renvoie, comme un miroir, l'image de leur petitesse et de leur vulnérabilité. De ce déséquilibre entre les forces naît la peur pour le plus faible.

Le monde de la Préhistoire, tel qu'il est représenté par l'école, la littérature ou la bande dessinée, à la suite des préhistoriens eux-mêmes, est, tout au long de la seconde moitié du XXe siècle, dominé par la peur de l'animal. L'Arche de Noé décrite précédemment est en fait un véritable vaisseau de guerre. De ses soutes, sortent des machines à écraser, déchirer, étouffer, dévorer. L'Homme n'impose pas sa volonté à l'animal, il subit la sienne. La Préhistoire, au moins sous cet angle, n'a rien d'un Paradis perdu. Est-elle pour autant un enfer ? Cela serait exagéré car l'Homme sait prendre sa revanche, et plutôt trois fois qu'une.

La revanche du chasseur

À lire les manuels scolaires, comme à regarder les films de cinéma, l'homme préhistorique est bien cet omnivore opportuniste décrit dans tous les ouvrages des préhistoriens. Tous les différents types d'alimentation s'y trouvent. Néanmoins, l'un d'entre eux se détache très nettement, la chasse. Cet impérialisme cynégétique, commun à l'enseignement, la télévision et la fiction, fait de Cro-Magnon un redoutable prédateur. Il tient là sa revanche sur des animaux qui sont, comme nous l'avons déjà relevé, aussi bien souvent ses bourreaux. Dans cette Préhistoire de papier, nul n'est à l'abri du danger : l'Homme comme l'animal peut succomber sous les coups de son ennemi. La peur s'équilibre. Cette peur, rares sont les animaux à y échapper.

Dans les pages des manuels comme sur grand écran, l'Homme ne perd guère son temps avec le petit gibier. Où sont oiseaux, castors, chamois et autres bouquetins ? On les chercherait avec peine, car il faut à nos prédécesseurs des adversaires à leur hauteur. Les animaux traqués par les préhistoriques sont de gros animaux et, pour beaucoup d'entre eux, des animaux dangereux. La représentation de la chasse est clairement valorisante : il s'agit de montrer, encore une fois, non seulement le courage de nos ancêtres, mais aussi leur force. Le lecteur, comme le spectateur, ne pourrait être que déçu si on lui montrait Neandertal, cette force de la nature, poursuivant de paisibles lapins. Pourtant, cela fut.

De ces grands animaux, le mammouth est le plus médiatique. Pourtant, les préhistoriens restent très longtemps muets sur la question de sa chasse. Il faut attendre les années 1990 pour les voir prendre position. Pour autant, leur réponse n'est pas claire. Pour les uns, comme Gilles Delluc, le mammouth fait partie des espèces les plus

³⁶ A. Bonne, *Notre histoire*, CM, Bibliothèque d'Éducation, 1951, p. 7.

³⁷ J. Courtin, *op. cit.*, p. 18.

chassées en Europe centrale et orientale³⁸. À l'inverse, d'autres, comme Frédéric Surmely, estiment qu'« *il est [...] très probable que les hommes préhistoriques ne chassèrent jamais le mammouth, qui était un animal très difficile à abattre, compte tenu des faibles moyens techniques de l'époque* »³⁹. L'école et la fiction ne s'encombrent ni de ces nuances ni de ces précautions : pour elles, le mammouth a bel et bien été chassé. On les comprend. Dans cette glorification de notre espèce qu'est souvent la représentation de la Préhistoire, la chasse du mammouth est un morceau de choix. S'il est une preuve de la supériorité de l'intelligence humaine sur la force bestiale, et donc de l'Homme sur l'animal, c'est bien la mise à mort du géant de la Préhistoire par Cro-Magnon. Autre preuve de sa supériorité, la représentation de la religion et de l'art.

La domination de l'artiste

Dans un monde dépeint comme grouillant de bêtes, des bêtes qui assurent la subsistance des hommes tout en étant leurs pires ennemis, les divinités liées aux animaux ne sont pas nombreuses. L'animal lui-même n'est que très rarement divinisé. La littérature et le cinéma l'ignorent totalement. Seule la BD lui accorde une place un peu plus significative. Plus étonnant : alors que les préhistoriques sont représentés avant tout comme des chasseurs, alors que leur vie dépend de leurs tableaux de chasse, les dieux de la chasse n'occupent qu'une place très marginale. L'homme tue l'animal, ou se fait tuer par lui, mais ce n'est que très rarement qu'il se prosterne devant lui. Que ce soit à l'école ou dans la fiction, le préhistorique est considéré comme proche de l'animal, à la limite de l'assimilation. Faire de ce dernier un dieu ou lui en donner un lui ferait peut-être franchir cette limite, abolirait peut-être la dernière frontière qui sépare notre espèce du monde animal, celle qui sépare l'instinct de l'esprit. L'Homme ne peut croire en celui qui ne lui rappelle que trop d'où il vient.

Si l'animal est absent du panthéon des préhistoriques de papier, il est, en revanche, omniprésent dans leur art, un art présenté, tout au long de la seconde moitié du XXe siècle, avant tout comme un art animalier. Pourquoi un tel décalage ? Faire de la bête un dieu pouvant être considéré comme un acte d'allégeance, la peindre sur la paroi ne serait-ce pas, au contraire, prendre le pouvoir sur elle ? la dominer ? Bien sûr, les auteurs respectent les données de la science, mais, en installant l'animal au cœur de l'art originel, ne cherchent-ils pas, d'abord, à prouver la domination de notre espèce ? Si l'on ne peut taire que l'Homme est quelquefois soumis à l'animal, il faut saisir toutes les occasions pour montrer qu'il sait prendre sa revanche. Et là, l'occasion est trop belle.

D'autant que sur toute la seconde moitié du XXe siècle, l'art est dépeint, par les auteurs de manuels comme de romans, comme une pratique magique destinée à assurer le succès de la chasse. Cette conception se retrouve chez les préhistoriens eux-mêmes et

³⁸ B. et G. Delluc, *La nutrition préhistorique*, Périgueux, Pilote 24, 1995, p. 85.

³⁹ F. Surmely, *op. cit.*, p. 71.

constitue même, sur toute la première moitié du XXe siècle, une « *sorte de dogme* »⁴⁰, selon les mots de Jean Clottes. Auteurs de manuels et romanciers ne font alors qu'obéir au « *dogme* ». Pourtant, dès les années 1960, cette hypothèse est combattue par Annette Laming-Emperaire et André Leroi-Gourhan, tant et si bien qu'aujourd'hui elle se trouve largement dépassée⁴¹. Le « *dogme* » mort, l'école et la littérature continuent pourtant d'en être les propagandistes zélés. Le paradoxe est d'autant plus criant qu'il connaît, dans les années 1950-1970, à la fois son apogée dans les manuels et les romans et sa disgrâce dans le monde scientifique. Comment expliquer un tel acharnement didactique et romanesque alors qu'il ne repose sur aucune base scientifique ? La raison essentielle, commune à l'école et la fiction, est assez claire : peindre des bêtes pour mieux les tuer est encore une forme de revanche de l'homme sur l'animal. Cet animal, autant craint que convoité, devient par la magie de l'art la chose du préhistorique. En opérant la réification de l'animal, l'art assure à Cro-Magnon sa domination sur lui. La culture est plus forte que la nature, et c'est la magie de la chasse qui le prouve.

L'autre explication avancée est le chamanisme. Pratiquement absente jusqu'aux années 1980, cette théorie connaît un indéniable succès dans la dernière décennie du siècle. Le mérite, selon les uns, ou le tort, selon les autres, en revient à Jean Clottes et David Lewis-Williams avec leur ouvrage *Les chamanes de la Préhistoire*, paru en 1996. Jean Clottes en résume l'essentiel à ses petits-enfants en ces termes : « *on s'aperçoit que, dans de nombreux cas, [les peintres] ont représenté des animaux comme s'ils sortaient des fissures de la paroi ou encore du fond des galeries. [...] L'idée qui s'impose, c'est que ces gens, qui se croyaient dans le monde des esprits et s'attendaient à les voir surgir à tout moment, les voyaient effectivement dans la roche, [...]. En les dessinant, ils entraient en contact avec leur pouvoir et s'en imprégnaient* »⁴². En littérature, plusieurs auteurs adoptent cette théorie dans les années 1990, dont Jean Courtin. Ami de Jean Clottes, avec qui il cosigne *La grotte Cosquer* paru en 1994, il lui dédicace en 1998 *Le chamane du bout du monde*. Il y fait dire à son héros Roud : « *L'esprit du Grand Ours est caché dans la pierre, et les Anciens savaient le faire apparaître. Regarde, là. Roud indiquait à Léti stupéfaite un grand ours peint en rouge sur la roche étincelante de blancheur. [...] Arkham, lui aussi, sait comment faire apparaître les animaux cachés dans la pierre au fond des cavernes, mais il dit que la main des anciens chamanes était guidée par les Esprits mêmes des animaux* »⁴³. C'est également cette théorie qui est privilégiée par Jacques Malaterre dans son docufiction

⁴⁰ J. Clottes, D. Lewis-Williams, *op. cit.*, p. 66.

⁴¹ S. A. de Beaune, « La Préhistoire est-elle toujours une science humaine ? », in J. Evin (Dir.), *Un siècle de construction du discours scientifique en préhistoire*, Actes du XXVIe congrès préhistorique de France Avignon 21-25 septembre 2004, SPF, 2007, p. 14.

⁴² J. Clottes, *La Préhistoire expliquée à mes petits-enfants*, Seuil, 2002, p. 60.

⁴³ J. Courtin, *op. cit.*, pp. 32-33.

Homo sapiens qui attire sur France 3 plus de huit millions de téléspectateurs le 11 janvier 2005⁴⁴.

Adopté par la littérature et la télévision, le chamanisme est, en revanche, totalement ignoré par l'école qui préfère se faire muette sur la signification de l'art plutôt que prendre le risque de suivre Clottes. Car cela aurait été risqué, tant la théorie du chamanisme est attaquée par une grande partie du monde préhistorien. Les attaques sont particulièrement vives. Au printemps 1997, Roberte Hamayon, dans le compte-rendu qu'elle fait du livre de Clottes et Lewis-Williams, écrit qu'« *il est rare de rencontrer ainsi un texte, au demeurant bien écrit, dont rien ne sauve le contenu* » et qui « *favorise les pires amalgames non seulement sur le plan scientifique mais aussi sur le plan moral* »⁴⁵. En 2001, l'ouvrage est réédité, suivi d'un dossier intitulé *Après Les Chamanes, polémique et réponses*⁴⁶. Les auteurs y répondent aux attaques dont ils sont l'objet. Mais l'affaire ne s'arrête pas là. En 2006 paraît *Chamanismes et arts préhistoriques*, entièrement consacré à la réfutation de cette thèse. En introduction, les directeurs de cette publication comparent cette théorie à une « *avalanche d'assertions [...] dépourvue de fondement scientifique* ». L'un des auteurs estime même que « *la situation est devenue intolérable, et il est temps que ce dogme soit présenté pour ce qu'il est : un ensemble de balivernes* »⁴⁷. Face à la violence de ces attaques, l'école préfère se taire et, peut-être, attendre que la tempête soit passée. Ce débat entre préhistoriens est étonnamment très vif. Mais est-ce un débat entre préhistoriens ? Si les attaques sont aussi vives, si les mots sont aussi durs, n'est-ce pas parce que le débat ne se situe justement pas entre préhistoriens mais entre les tenants de deux attitudes face à l'animal et sa place dans notre société ? Adopter la théorie du chamanisme revient à accorder à l'animal une place de choix, à faire de lui un recours, presque notre égal. S'y opposer est, à l'inverse, refuser sa promotion, verrouiller la frontière entre lui et nous, bref garder le contrôle. L'enjeu de cette controverse devient, on le comprend, bien plus grand. Il ne s'agit plus de comprendre pourquoi les hommes ont peint sur les parois des grottes ; il s'agit de choisir son camp : du côté de l'Homme et contre la bête, du côté de l'Homme mais avec la bête.

⁴⁴ Médiamat hebdo du 10 janvier au 16 janvier 2005 dans <http://www.mediametrie.fr>

⁴⁵ R. Hamayon, « La transe d'un préhistorien : à propos du livre de Jean Clottes et David Lewis-Williams », in *Les nouvelles de l'archéologie*, printemps 1997, n° 67, p. 65-67.

⁴⁶ J. Clottes, D. Lewis-Williams, *Les chamanes de la Préhistoire*, La Maison des Roches, 2001.

⁴⁷ Respectivement : M. Lorblanchet, J.-L. Le Quellec, P. Bahn, H.-P. Francfort, B. et G. Delluc, « Introduction » in M. Lorblanchet, J.-L. Le Quellec, P. Bahn, H.-P. Francfort, B. et G. Delluc (Dir.), *Chamanismes et arts préhistoriques*, Editions Errance, 2006, pp. 6-7 ; P.- G. Bahn, « M'accorderez-vous cette transe ? Us et abus du chamanisme dans la recherche en art rupestre » in M. Lorblanchet, J.-L. Le Quellec, P. Bahn, H.-P. Francfort, B. et G. Delluc (Dir.), *op. cit.*, p. 12.

Conclusion

L'Homme a besoin de l'animal, ne serait-ce que parce qu'il a compris, depuis Buffon, que sa « *nature [...] serait plus impénétrable encore s'il ne pouvait trouver des animaux auxquels se comparer* »⁴⁸. Et, dans ce cas précis l'adage n'est plus de saison, comparaison est raison. La place qu'il accorde à l'animal lui renvoie, par un jeu de miroir, sa propre image, celle qu'il se fait de sa place dans le vivant, une place qui n'est pas gagnée d'avance.

L'humanité s'insinue puis prospère dans un monde animal. Dans ce foisonnement faunique, que se plaisent à mettre en scène romans comme manuels scolaires, l'Homme paraît bien seul et, surtout, bien fragile. En effet, l'animal est son ennemi, ou plutôt son prédateur. Nouvel arrivant, sa venue n'est pas bienvenue et il doit subir la dure loi de l'ours, du loup et autre mammouth, tous trois pétris de nos préjugés les plus éculés. Non seulement, il doit reconnaître l'antériorité, mais aussi la supériorité initiale de l'animal. Accepte-t-il cette blessure narcissique comme constitutive de son être ? Non. Il s'ingénie, par tous les moyens, à s'en défaire.

L'un de ces moyens est la représentation de la Préhistoire, qui réussit ce tour de force consistant à transformer cette reconnaissance de faiblesse en démonstration de force. Oui, l'Homme a été celui qui se cacha, celui qui eut peur, mais, aujourd'hui, qui a disparu, lui ou le mammouth ? qui se retrouve au zoo, derrière des grilles, lui ou le loup ? De cette compétition entamée il y a des millions d'années avec l'animal et dans laquelle il partait perdant, c'est lui qui en sort vainqueur. Sur cette humiliation primordiale, il prend sa revanche en construisant l'image de ses rapports avec lui.

Quel que soit le média, qu'il s'agisse de l'enseignement ou de la fiction, et pendant toute la seconde moitié du XXe siècle, la représentation de la Préhistoire accumule les stéréotypes revanchards : l'Homme est chasseur, il tue l'animal ; l'Homme est religieux mais il refuse de faire de l'animal une idole ; l'Homme est artiste et, en le peignant dans les grottes, il s'approprie l'animal. Certes, tout cela correspond à la réalité, mais l'insistance avec laquelle elle est mise en scène est le signe d'un mobile plus profond.

Malgré quelques tentatives, apparemment infructueuses, pour faire bouger les lignes comme la théorie du chamanisme, l'animal reste bien à la place qui lui a été assignée par l'Homme. La représentation de leurs rapports n'a qu'un seul objectif : imposer le concept, mieux, le postulat de la domination de notre espèce sur le reste du vivant. Pourquoi un tel acharnement, un tel impérialisme ? Est-ce parce que l'Homme n'arrive pas à admettre qu'au sein de la biocénose il soit le petit dernier ? Est-ce sa façon de faire payer à l'animal la peur qu'il lui a inspiré des millénaires durant ? Peut-

⁴⁸ C. Blanckaert, « La naturalisation de l'homme de Linné à Darwin. Archéologie du débat nature/culture » in A. et J. Ducros, F. Jouliau (Dir.), *La culture est-elle naturelle ?*, Éditions Errance, 1998, p. 18.

être. Quoi qu'il en soit, si Jean-Christophe Bailly appelle de ses vœux « *le droit à l'existence pour tout ce qui existe* »⁴⁹, il y a fort à parier que cela reste un vœu pieux. Et ce n'est pas la représentation de la préhistoire qui permettra l'optimisme.

⁴⁹ J.-C. Bailly, *op. cit.*, p. 124.